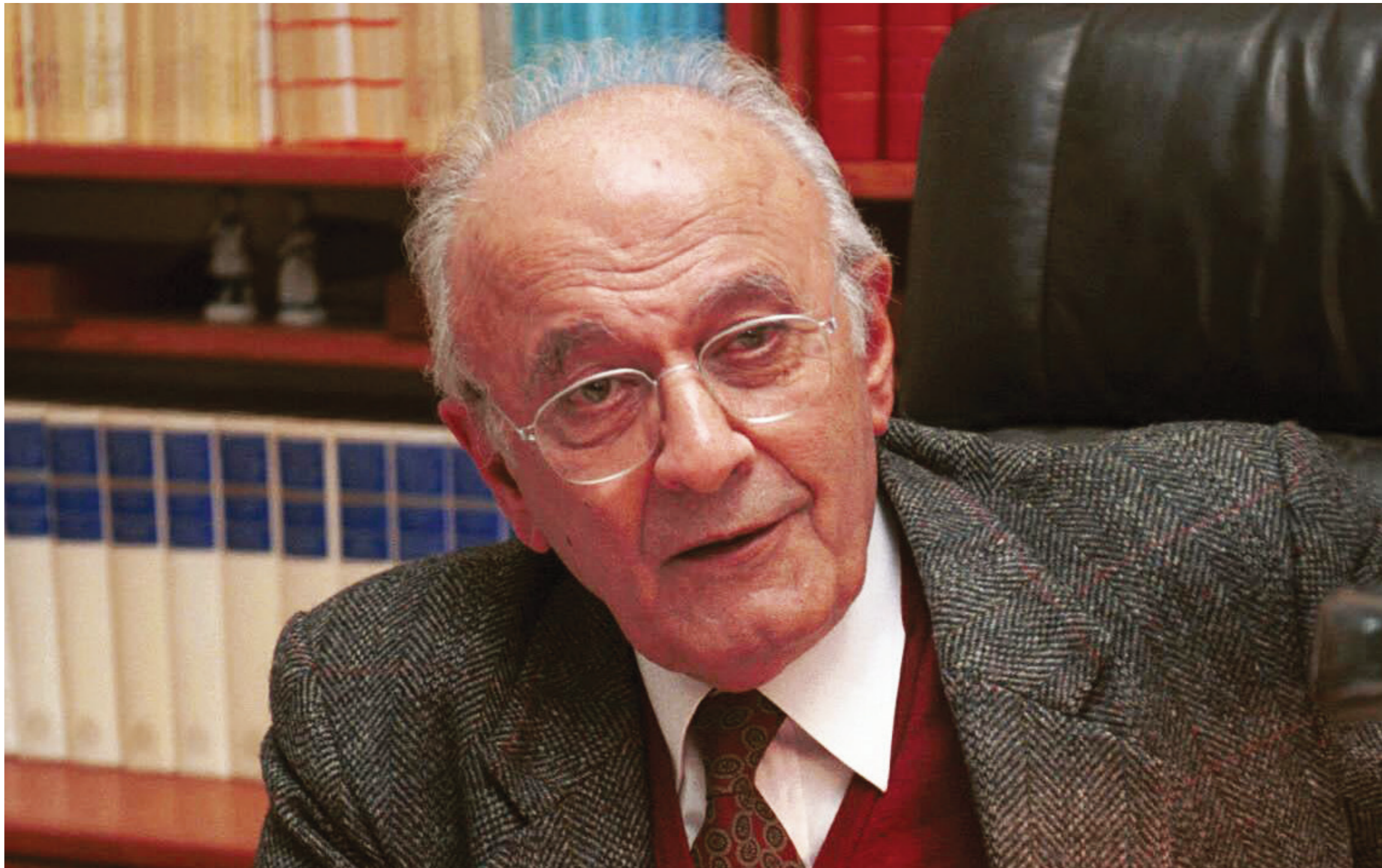


**DISPARITION 3** Michel HAJJI GEORGIU

# Sélim Abou, père de la « résistance culturelle », n'est plus

La flamme de la résistance s'est éteinte. Le père de la « résistance culturelle » à l'occupation syrienne, le père Sélim Abou, nous a quittés hier matin à l'âge de 90 ans. Ancien recteur de l'Université Saint-Joseph de 1995 à 2003, anthropologue, philosophe, homme de lettres et philologue, le père Abou a marqué des générations d'étudiants tant par son érudition que par son engagement en faveur du bilinguisme arabo-français, de l'identité libanaise complexe, de la culture des droits de l'homme et de la citoyenneté, du vivre-ensemble. En tant qu'anthropologue, son nom restera associé aux tribus guaranies d'Argentine dont il a longtemps étudié l'acculturation et auxquelles il a consacré trois de ses ouvrages. Mais Sélim Abou restera surtout dans les mémoires comme le pourfendeur courageux, sur le registre académique et symbolique, de l'occupation syrienne à travers ses discours annuels lors de la Saint-Joseph, et la synergie qui a semé les germes du printemps de Beyrouth de 2005, entre les étudiants sur les campus de l'USJ et la plate-forme d'opposition plurielle alors en gestation – et dont il a tracé les contours, avec l'aide notamment de feu Samir Frangié.



Sélim Abou, un véritable maître qui laisse derrière lui un vide incommensurable.

HOMMAGE

# La flamme de la résistance s'est éteinte

L'anthropologue et ancien recteur de l'Université Saint-Joseph Sélim Abou, l'un des pères de la deuxième indépendance, n'est plus.

Michel HAJJI GEORGIU

Autorité de référence académique et bâtisseur d'institutions, anthropologue, philosophe et homme de lettres, père de la notion d'identité libanaise complexe, défenseur du vivre-ensemble, promoteur de la culture de la citoyenneté et des droits de l'homme, chevalier du bilinguisme, porte-étendard de la résistance culturelle aux servitudes en tous genres, mais aussi penseur et visionnaire politique, cadre attentif et paternel durant près d'une décennie pour les étudiants de l'après-guerre en mal d'action politique face à l'occupation syrienne – et surtout héros de la deuxième indépendance du Liban...

Il est bien difficile de résumer tout ce que le pays du Cèdre a perdu en la personne du père Sélim Abou, ancien recteur de l'Université Saint-Joseph – et sans doute le plus grand anthropologue que le Liban ait connu – disparu hier à l'aube à l'âge de 90 ans.

Un géant du monde académique et politique, sans doute. Mais le père Abou était avant tout un esprit superbement libre et courageux, une âme qui ne se prosterner pas, pour reprendre les mots de Nikos Kazantzakis. Ceux qui ont eu le privilège d'assister à l'exercice de maestria annuel que constituait son discours annuel de la Saint-Joseph durant son rectorat garderont toujours le souvenir impérissable d'un intellect flamboyant, porté par un mélange détonant de puissance et de colère rationalisée, tranquille, mais aussi par une ironie acerbe très caractéristique du personnage.

Sélim Abou était en tout impérial.

## La Compagnie de Jésus

Né en 1928 à Saïfi (Beyrouth) dans une famille grecque-orthodoxe, Sélim Abou se retrouve dès son enfance au contact du monde cosmopolite et pluriel de la ville, ce qui contribue à le marquer durablement et qui sera sans doute à la base de son attachement à la notion d'identité libanaise complexe et ses niveaux d'appartenances multiples, développées ultérieurement dans ses ouvrages. Il fait ses études primaires et secondaires au Collège de l'Université Saint-Joseph, où il est séduit par le style des pères jésuites, notamment

par la singularité et la personnalité qui caractérisent chacun des pères, jointes à un sens poussé du don de soi et du bien commun, mais aussi un goût particulier pour l'ascétisme.

L'idée d'adhérer à la Compagnie de Jésus lui vient durant un bref séjour en Terre Sainte, alors qu'assis face au lac de Tibériade, il consulte l'Évangile au hasard, comme il a tendance à le faire, et tombe sur l'appel des Apôtres. Se sentant investi d'une mission, il entre en 1946 chez les jésuites, en France, où il poursuit des études littéraires, philosophiques et théologiques. Il choisit la Compagnie de Jésus parce que les pères jésuites sont « contemplatifs dans l'action » – un oxymore au demeurant parfaitement représentatif du père Abou : ils sont à la fois « dans le monde sans être du monde » et possèdent cette « propension à pouvoir agir », dit-il – sans compter leur sens pédagogique et leur culture immense.

## L'apôtre du bilinguisme

Féru de lettres classiques, en français, latin et grec et de philologie, Sélim Abou entreprend un doctorat en 1961 sur les aspects culturels du bilinguisme arabo-français, qui s'intitule « anthropologie interculturelle », et ce même s'il préfère enseigner la philosophie, notamment Hegel et Kant, entre 1962 et 1974, à l'Université Saint-Joseph jusqu'à la fermeture de l'École des lettres... Il contribuera ensuite à la mise sur pied de la faculté des lettres de l'USJ avec la collaboration de Mounir Chamoun, René Chamussy et Omar Adada. Il en sera doyen de 1977 à 1992.

L'idée du bilinguisme, Sélim Abou continuera à la défendre jusqu'au bout en dépit des ravages de l'anglais – non pas en raison d'un quelconque attachement vétuste à la France, mais parce que la langue française est un élément fondamental de l'identité libanaise complexe, porteuse à ses yeux d'une fonction culturelle très importante, celle de la formation de l'esprit, de la culture des droits de l'homme, d'un sens critique et d'une structuration de la pensée.

## Sur les traces des Guaranis

L'amour premier des lettres le conduisit donc inéluctablement vers un amour plus profond, passionnel ce-



Recevant Walid Joumlatt et Samir Frangié en janvier 2005, à l'USJ.

lui-là, pour l'anthropologie. À l'orée de son troisième an de noviciat, dernière étape dans le cycle de la formation jésuite, il part pour l'Argentine, presque au hasard, et doit apprendre l'espagnol, qu'il ne possède pas, durant la traversée en bateau. C'est là qu'il entre en contact avec la collectivité libanaise émigrée, ce qui lui inspirera en 1978 l'essai *Le Liban déraciné* sur les immigrants en Amérique latine.

Néanmoins, son coup de foudre en Argentine sera la découverte des ruines des anciennes réductions jésuitiques et sa rencontre avec les tribus indiennes guaranies qui veulent s'intégrer à la province et à la ville en préservant leur identité. Sélim Abou va plonger littéralement dans une expérience pour étudier le phénomène d'acculturation, ce « fait de devenir autre en restant soi-même », en suivant durant dix ans l'évolution de deux tribus guaranies dans ce processus d'intégration sociale et économique. Dans la foulée de *The Mission* de Roland Joffé (1986), dont le sujet est précisément les missions jésuites auprès des Guaranis au XVIII<sup>e</sup> siècle, il publiera en 1993 un ouvrage sur cette expérience, intitulé *Retour au Paraná*, suivi d'un autre en 2012, *Les Mbyas Guaranis. Le Temps de la Reconnaissance*, dans lequel il développe l'idée d'une « citoyenneté différenciée » qui repose sur trois principes : l'égalité des citoyens, la liberté des individus et la reconnaissance institutionnelle de leur appartenance communautaire et culturelle. C'est aussi dans une perspective comparative avec le communautarisme libanais qu'il place son analyse de cette expérience.

démique du père Abou sera les années passées à la tête du rectorat de l'USJ entre 1995 et 2003, durant lesquelles il ouvre la voie à l'adoption du système européen des crédits, préside à la création de la faculté des sciences de l'éducation et contribue au rayonnement national et international de l'université, en établissant des ponts avec beaucoup d'universités, surtout francophones. Ces années seront surtout marquées par un engagement sans peur, sans failles et sans compromissions pour la libération du Liban de l'occupation syrienne.

## L'engagement sans failles

Mais l'apothéose de la carrière aca-

démique du père Abou sera les années passées à la tête du rectorat de l'USJ entre 1995 et 2003, durant lesquelles il ouvre la voie à l'adoption du système européen des crédits, préside à la création de la faculté des sciences de l'éducation et contribue au rayonnement national et international de l'université, en établissant des ponts avec beaucoup d'universités, surtout francophones. Ces années seront surtout marquées par un engagement sans peur, sans failles et sans compromissions pour la libération du Liban de l'occupation syrienne.

Cette propension jésuite à pouvoir agir, Sélim Abou s'en empare très tôt dans sa carrière universitaire. Elle transparait par exemple en 1968, au lendemain des incidents de l'École des lettres entre étudiants de gauche et de droite, lorsqu'il met un local à la disposition des étudiants de tous bords, à Basta, pour encourager le dialogue. Dans l'esprit de Michel Chiha et de Georges Naccache, il est partisan d'un libanisme ouvert, non particulariste, non identitaire, mais son jésuitisme le rend sensible à la rhétorique de la gauche. Les 33 jours de Bachir Gemayel à la présidence de la République en 1982 et son rapprochement de ce type de libanisme ouvert sur l'islam et le monde arabe le poussent à écrire, après l'assassinat du président-élu, l'ouvrage *Bachir Gemayel ou l'Esprit d'un peuple*.

## Le pourfendeur de l'occupation

C'est toutefois lors de son arrivée au rectorat de l'USJ que cet engagement prend sa pleine dimension. À l'heure où le patriarche maronite, Mgr Nasrallah Sfeir, mène une bataille sur le front politique pour délivrer le Liban

de l'occupation syrienne, Sélim Abou s'institue, sur le registre symbolique et académique, en véritable pourfendeur de l'occupation syrienne et des atteintes aux libertés publiques menées par le régime sécuritaire libano-syrien, dont les étudiants souverainistes sont la cible privilégiée depuis le début des années 1990.

Dans ses discours à l'occasion de la Saint-Joseph, Sélim Abou va ainsi s'attaquer, sans se départir un instant de son discours académique, à la violence symbolique pratiquée par Damas contre le Liban et ses institutions. Il dénonce notamment un processus de perversion du langage au service de la légitimation de la tutelle, visant à créer un nouvel univers mental et politique, en annulant le discernement critique qui fonde le jugement, rompant la cohésion sociale, disloquant la solidarité pour la remplacer par de la méfiance, suspendant le discours rationnel afin d'empêcher, ultimement, tout dialogue et toute remise en question du statu quo.

Le père Abou, qui s'attire rapidement le feu menaçant des caciques de l'occupation syrienne, continuera néanmoins à démonter, année par année et pièce par pièce, le système syrien orwellien au Liban et l'idéologie pansyrienne, s'accordant parfaitement dans ce cadre avec l'offensive politique menée par le patriarche Sfeir après le manifeste des évêques maronites en septembre 2000. Aux « Veilles de l'université », titre de son discours en 2001, succèdent les « Colères de l'université » (2002), qui lui valent des menaces indirectes du tuteur syrien, puis, in fine, les « Résistances de l'université » (2003), dans lequel il appelle à la résistance culturelle et politique contre l'occupation syrienne.

## La résistance culturelle

En parallèle, convaincu d'abord que les campus représentent l'espace privilégié de l'éducation à la citoyenneté et à la vie politique dans la cité, il réinstitue en 2000 une fédération des amicales et une reprise des activités de type politique, suspendues depuis la guerre civile. Conscient de l'énorme envie des jeunes à s'exprimer politiquement, il veille à laisser libre cours aux initiatives estudiantines, en mettant en garde les étudiants contre les débordements inutiles et les répétitions de type routinier et en essayant de stimuler leur imagination pour des formes de résistance différentes. Peu enthousiaste à l'égard des mouvements de masse, comme le patriarche Sfeir, le père Abou incite en

effet les étudiants dans ses discours, en sus des manifestations, à mettre en œuvre une « résistance culturelle » contre l'occupant, les exhortant à écrire, à se faire entendre autrement, à consolider leur engagement pour la culture des droits de l'homme et des libertés publiques, et à sortir de leur carcan communautaire et tribal, en élargissant la plate-forme de leur résistance estudiantine. Mais il ne cherchera jamais à leur imposer quoi que ce soit.

Parfaitement convaincu que le seul moyen d'en finir avec « la mère des plaies » que constitue l'occupation syrienne reste la genèse d'une opposition transcommunautaire, Sélim Abou apporte sa pierre à l'édifice de l'opposition nationale plurielle en gestation à partir de l'an 2000. Sous son égide, une série de conférences articulées principalement autour du vivre-ensemble et de l'indépendance, et animées par feu Samir Frangié, seront ainsi organisées à l'USJ, l'occasion de donner une tribune de choc aux pôles de cette opposition et de créer une synergie avec les jeunes. La dernière de ces conférences, et la plus forte symboliquement, verra Walid Joumlatt tancer le régime de la tutelle avec une force inouïe en janvier 2005, quelques semaines avant l'assassinat de Rafic Hariri...

« Dans le désert au crépuscule, on s'assoit sur une dune, on ne voit rien, on n'entend rien – et cependant quelque chose rayonne en vous », écrivait Saint-Exupéry dans *Le Petit prince*. C'est bien un monde – et surtout un Liban – de plus en plus désertique et crépusculaire, rongé par l'identitarisme, la montée aux extrêmes, le populisme, la vénalité et le négationnisme de la culture des droits de l'homme – un monde en perte de sens et en mal de transcendance – que le père Sélim Abou a quitté hier matin. La flamme de la résistance s'est éteinte. Pourtant, à bien y faire attention, dans cette nuit apocalyptique que traverse le Liban où l'on ne voit rien, dans cette cacophonie assourdissante et abjecte où l'on n'entend plus rien, la voix de la conscience, celle du père Abou, continue de retentir en chacun de nous comme un ultime rappel à l'ordre, un éternel rayon de vie : « Ne permettons pas que décline en nous le sens de la liberté. Ne permettons pas que s'affaïdisse en nous le goût de la liberté. Ne permettons pas que vacille en nous la flamme de la liberté. L'amour ne mourra pas. »

Non, la flamme de la résistance ne s'éteindra pas.

# Mission du troisième type

**C**e sera tant pis si ce cliché est usé jusqu'à la corde mais

avec la disparition hier de Sélim Abou, c'est bien un de ses phares intellectuels et académiques les plus lumineux, les plus éclairants, que perd le Liban.

Homme de religion et homme de science, c'est à la connaissance et au service de l'humain, dans ses déclinaisons les plus diverses, qu'il avait voué une existence bien remplie, et que l'on croirait tirée d'un roman. Théologue, philosophe, anthropologue, linguiste, écrivain, professeur, doyen de faculté et puis recteur, le père Abou aura marqué de son empreinte des générations de diplômés de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Pour maints de ceux-ci d'ailleurs, il sera demeuré, au fil des décennies, un mentor, un maître à penser.

Mais de toutes les casquettes qu'arborait cet être d'exception, c'est surtout celle de missionnaire – un missionnaire de type inédit, il est vrai – que retiendront ceux qui l'ont aimé et estimé. Tout aussi orphelins de ce familier des missions jésuites d'Argentine sont, bien sûr, ses chers Indiens guaranis, qu'il s'en allait régulièrement aider à s'intégrer dans leur environnement sans perdre pour autant leur identité et leur patrimoine culturels. C'est sur un terrain bien plus vaste ce-

par  
**Issa  
GORAIEB**

pendant, celui du dialogue des cultures, et naturellement des religions, que ce puits de science s'acharnait à porter la bonne parole. Par ses écrits ou ses étincelantes interventions dans les conférences internationales, il était devenu une prestigieuse référence en la matière. Ce faisant, et charité bien ordonnée commençant par soi-même, c'est à la consolidation d'un délicat tissu national trop souvent exposé aux accroc qu'il œuvrait inlassablement. Il n'y a là rien de surprenant, puisque cette préoccupation s'inscrit dans la plus pure tradition d'une université religieuse certes, qui porte d'ailleurs le nom d'un saint chrétien, mais qui a toujours tiré fierté de son assiduité à former des élites provenant des diverses familles spirituelles libanaises.

Que dans ses allocutions solennelles prononcées sous l'occupation syrienne cet ardent patriote ait précisément fait de l'université le berceau, le foyer, le vivier d'une résistance à l'injustice, à l'oppression et à l'humiliation, ne devrait pas surprendre non plus. Nombreux furent à l'époque ses détracteurs, au sein d'une caste politique résignée à filer doux. Nombreux aussi sont ceux qui, plus tard, n'ont pas manqué de lui rendre justice.

Mission en tout point spéciale. Mission largement accomplie.

## Ils ont dit... sur Sélim Abou

---

● **Saad Hariri** : « En la personne du père Sélim Abou, nous perdons un penseur et un philosophe. Comme auteur, il a consacré sa vie au dialogue, à la défense culturelle de la liberté, de la souveraineté et de l'indépendance du Liban. » C'était un ami du président et martyr Rafic Hariri, avec lequel il a eu de longues causeries en privé ; et avec lequel il œuvrait pour le vivre-ensemble, la paix civile, la sauvegarde des institutions, la démocratie et l'État.

● **Walid Joumblatt** : « Sélim Abou est parti. Avec lui s'éteint l'une des grandes flammes de la résistance culturelle pacifique indépendantiste du printemps libanais. Est-ce un présage ou une coïncidence du destin ? Il disparaît quand s'annoncent à l'Est et à l'Ouest les prémices de tyrannies et de nationalismes destructeurs. »

● **Nadim Gemayel** : « Dans un silence solennel, le père Sélim Abou a rejoint le Seigneur dans lequel il a mis sa foi. Il a cru dans le Liban patrie de la liberté, de la souveraineté et de l'indépendance, le Liban message de paix. « Il était à la fois homme de Dieu et penseur. C'est pourquoi certains l'ont désigné comme père de la résistance culturelle et idéologique, demandant à ses étudiants et aux jeunes de s'exprimer librement, mais loin de toute anarchie. Il a cru dans les réformes entreprises par Bachir avant qu'il n'entre en fonction, ce qui lui a inspiré son ouvrage *Bachir ou l'esprit d'un peuple*, dans lequel il a explicité les positions nationales adoptées par le président-élu. « Le père Sélim Abou manquera aux jeunes, aux intellectuels, à nous tous. »

● **Samir Geagea et les Forces libanaises** : « Adieu Sélim Abou, apôtre des nobles valeurs jésuites, défenseur des droits et de la liberté de l'homme, étoile éclairant la pensée, la culture et la dignité nationale. « La dynamique culturelle et humaine lancée par le père Abou a été la matrice de cellules d'action estudiantines indépendantistes (...) premiers bourgeons parmi d'autres du printemps libanais. Le père Abou est le symbole du volet culturel de la résistance à l'occupant au Liban, en complément des autres volets de la résistance (...). La résistance dont il a été la colonne vertébrale restera un legs inoubliable. Le philosophe des libertés, le défenseur du pluralisme culturel et de la rencontre

des civilisations, l'homme de courage et de la résistance culturelle aux jours de la tutelle nous a quittés (...) mais l'esprit qu'il a su insuffler aux jeunes étudiants à travers ses conférences et ses livres ne mourra pas. »

● **Marwan Hamadé** : « Serviteur de Jésus, certes, et dans la plus originale des prestations. Mais Sélim Abou avait aussi su mettre sa vocation comme celle de sa Compagnie et de son université au service des plus belles causes, en assumant pour le Liban le risque de la liberté et de la démocratie. Il nous avait réconciliés avant la réconciliation de 2001, réveillés avant le grand sursaut de 2005 et avait dès lors désigné le pire ennemi du Liban et de la liberté, un ennemi qui réside aujourd'hui en nous : la résignation ! Il nous quitte donc, après Samir Frangié, pour ne pas voir s'affaiblir au Liban le goût de la liberté. »

● **Farès Souhaid** : « Le père Abou a rejoint le Créateur. Que Dieu ait son âme. C'était un homme de foi et de droit que nous avons beaucoup respecté et aimé. Avec le patriarche Sfeir, il avait contribué à la création d'un courant national en faveur du retrait des troupes syriennes. L'USJ restera toujours, à nos yeux, un foyer de liberté. »

● **Samy Gemayel** : « Sélim Abou était l'un des piliers du savoir, de la résistance existentielle et de la culture au Liban. Il a imprimé sa marque sur l'histoire du Liban, en parrainant une jeune génération en lutte. De l'université, il a lancé la résistance estudiantine face à l'occupation syrienne et accompagné les étapes intellectuelles fondatrices de la révolution du Cèdre ; hélas, il part avant que la souveraineté ne soit accomplie. »

● **Ghattas Khoury** : « Le père Abou est parti comme il a vécu. Ses œuvres, dans des significations et directions claires, parlent pour lui. Nous avons à faire à un jésuite engagé, ouvert. Dans nos entretiens privés, il nous captivait par son humilité et son grand savoir. »

● **Sami Nader** : « C'était un penseur et un humaniste d'exception, un esprit de renaissance sur la ligne de crête de l'Orient et de l'Occident, tous deux aimés, tous deux compris. Il a parlé en maître du pluralisme culturel et des droits de l'homme. Adieu Maître. »

# Porte-étendard de la stigmatisation de l'occupation syrienne

Dans les jours les plus sombres de l'occupation syrienne, le père Sélim Abou, alors recteur de l'Université Saint-Joseph, avait axé deux de ses plus importants discours prononcés à l'occasion de la Saint-Joseph – la fête patronale de l'USJ – à la stigmatisation de l'hégémonie im-

posée par Damas au Liban. Le 19 mars 2002, sous le titre évocateur « Les collègues de l'université », il avait dénoncé en des termes particulièrement sévères la « syrianisation » rampante en cours à l'époque au pays du Cèdre, ce qui lui avait valu des attaques frontales lancées par les alliés inconditionnels libanais

du régime Assad. Le 19 mars 2003, poursuivant sur sa lancée, le père Abou abordait dans son discours, sous le titre « Les résistances de l'université », les moyens de résister pacifiquement à l'occupation syrienne, prônant notamment sur ce plan la notion de « résistance culturelle » et académique, qui

était déjà initiée par les étudiants de l'USJ. Car, pour le père Abou, l'université avait pour vocation, entre autres, d'être le berceau d'une résistance à l'oppression et l'humiliation nationale.

Nous reproduisons ci-dessous les principaux passages de ces deux discours.

## « Les résistances de l'université »

(...) « Quel rôle peut aujourd'hui jouer l'université dans la formation d'une culture de résistance face à la culture de servitude qui gagne du terrain ? Trois mots le définissent, qui sont consignés dans la "vision" de l'USJ pour les cinq ans à venir. Il y est dit que l'université doit demeurer un pôle de réflexion, de recherche et d'innovation. La réflexion est l'ennemie des slogans : la réflexion exige un effort intellectuel, le slogan atteste une paresse mentale. » (...)

(...) « La réflexion ne va pas toujours sans recherche proprement dite. Il suffit sans doute de lucidité et de courage pour démystifier le slogan de la déconfessionnalisation politique. Il en va autrement quand il s'agit d'élaborer des projets de réforme relatifs à la société et à l'État : ceux-ci exigent des études théoriques comparées et parfois des enquêtes de terrain. » (...)

(...) « La culture de résistance ne se nourrit pas seulement de réflexion

et de recherche, mais aussi et surtout d'innovation. L'innovation suppose que nous nous débarrassions des mécanismes de pensée anciens ou habituels, pour laisser surgir, du tréfonds de nous-mêmes, de cette profondeur où se rejoignent l'intelligence, l'imagination et la sensibilité, des expressions inusitées de nos idéaux, en l'occurrence de nos idéaux patriotiques, susceptibles, par leur qualité et leur originalité, de frapper l'attention du monde libre, de susciter son intérêt pour ce pays arbitrairement occupé par une force étrangère et pour son peuple épris de liberté. Comme je le disais récemment aux membres du bureau de la Fédération des amicales d'étudiants, il y a plusieurs manières de résister à l'oppression : des actions ponctuelles, bien préparées, imprévisibles et spectaculaires, ou des actions symboliques que ne peuvent atteindre ni les crosses des fusils ni les canons d'eau, ou encore

des activités intellectuelles susceptibles d'éclairer les options et d'affermir les convictions. J'eus d'autant moins de mal à convaincre les étudiants qu'ils m'avaient, en quelque sorte, devancé. Ils n'avaient qu'à intensifier un effort d'imagination déjà entamé. Qu'il me soit permis, à cet égard, de citer ce qu'écrivait l'un d'eux, Michel Hajji Georgiou, dans *L'Orient-Le Jour* du 31 décembre : "Les manifestations sont certes un moyen redoutable et nécessaire, et le mouvement étudiant aura du mal à y renoncer (...). Or, il y a d'autres moyens de résister". » (...)

(...) « On oublie qu'à l'époque de la Nahda, la résistance à la tyrannie ottomane s'exprimait dans des romans, des poèmes ou des pièces de théâtre, qui emportaient l'adhésion et la solidarité des Français. » (...)

(...) « En Europe centrale sous domination soviétique, les protagonistes de la résistance étaient des écrivains. Je

me plais à citer ici les paroles de l'un d'eux, Vaclav Havel, lors de la réception du prix Érasme, éloge de la folie, il disait : "Ce que je recommande ici est le courage d'être fou. Fou dans le plus beau sens du mot". » (...)

(...) « Qu'il s'agisse de la réflexion destinée à démystifier les slogans dont se nourrit le discours politique, de la recherche nécessaire à la définition d'une vision du Liban libéré et des projets de réforme qu'elle implique ou de l'innovation investie dans toutes les formes de la lutte pour la libération, la résistance culturelle est un des visages essentiels de la résistance politique. Mais celle-ci la déborde. Il ne s'agit certes pas pour nous de résister par les armes, mais par un moyen pacifique parfois plus efficace : la parole, car il ne faut pas sous-estimer le poids que donne aux mots la charge corrosive de la critique, de l'ironie ou de l'humour. » (...)

**DÉCÈS DE SÉLIM ABOU** 3 Pierre BOU ASSI, Michel EL-KHOURY, Joseph MAÏLA, Fady NOUN

# Un homme de conviction a passé le flambeau



Le ministre sortant de l'Éducation Marwan Hamadé décorant le père Abou des insignes de l'ordre du Cèdre à titre posthume. Photo Michel Sayegh

Homme de conviction, de courage et de clairvoyance dans sa vie publique, attentif, tendre et ironique dans l'intimité, tel fut le recteur émérite Sélim Abou, que l'Université Saint-Joseph a confié solennellement, hier, à la miséricorde de Dieu, au cours d'obsèques solen-

nelles célébrées en l'église Saint-Joseph. Depuis son décès vendredi dernier, beaucoup d'hommages continuent de lui être rendus. « Il a jeté les bases d'une pensée de la résistance pour des temps d'occupation et d'arbitraire », a écrit Joseph Maïla, qui a été l'un de ses étu-

dians, avant de devenir son premier vice-doyen... et son ami, comme le furent tous ceux qui l'ont côtoyé. Homme de conviction, « il avait la modestie des grands », assure de son côté le ministre sortant des Affaires sociales, Pierre Bou Assi, qui déclare lui être redevable pour toute sa

vision et son action politique. Anthropologue, professeur au Collège de France, penseur du bilinguisme, essayiste politique, le recteur disparu a su défendre sur tous les fronts la fonction critique de l'université, à l'heure où beaucoup confondaient compromis et compromission.

**OBSÈQUES**

# Sélim Abou, une vie fondée sur le don

Daccache : « Tout ce qu'il entreprit, il le fit pour consolider le tissu social libanais. »

Fady NOUN

Il y avait de l'émotion, de la tristesse et des larmes, hier, aux obsèques du père Sélim Abou, recteur émérite de l'Université Saint-Joseph, décédé le 23 décembre à Beyrouth. Entourant le cercueil faisant face à l'autel, dans la nef qui se vidait pour le défilé de condoléances, beaucoup, passé la cérémonie funèbre, gardaient le silence et les yeux fermés, poursuivaient un colloque muet avec celui qui, par-delà ses qualités de recteur, par-delà ses efforts de chercheur, par-delà sa stature de symbole d'un courant de résistance culturelle, était aussi un homme d'écoute. C'est le prêtre, l'ami et le confident d'une infinité de souffrances, que faisait revivre ce cercle silencieux et priant qui lui faisait ses derniers adieux.

Célébrée dans la grande église Saint-Joseph provincial des jésuites, la messe funéraire a été officinée par le père Dany Younès, entouré de la presque totalité des prêtres de la Compagnie. L'éloge funèbre a été réservé au père recteur, Salim Daccache.

La stature académique de Sélim Abou et le rôle public qu'il a assumé en tant que recteur de l'USJ (1995-2003) ont été bien mis en exergue par le père recteur, qui dans son oraison a parlé du « combat pour le sujet » que le père Abou a mené tout au long de sa vie, et qui fut l'une des clés principales de sa pensée et de son action. Ce combat le conduisit à tout faire « pour consolider le tissu national libanais », a enchaîné le père Daccache, et ce



C'est dans une atmosphère de recueillement que les présents ont fait leurs adieux à l'ancien recteur de l'USJ. Photo Michel Sayegh

« dans la plus pure tradition d'une Université Saint-Joseph, qui a toujours su tirer fierté de son assiduité à être un espace académique pluraliste où se mélangent les élites provenant des diverses familles spirituelles libanaises » (...) pour créer un sentiment citoyen et national inédit et propre à nous, auquel adhèrent les Libanais dans leur diversité.

Car le père Abou, a ajouté le recteur, savait que « l'espace de la cité libanaise est nécessairement fragile et nécessite d'être continuellement recommencé, car l'histoire est tragique par définition », et il avait compris que l'université était « le haut lieu de l'apprentissage de la citoyenneté, dans la pluralité de toutes ses dimensions ».

Son rectorat fut l'un des moments forts de sa carrière universitaire et de sa vocation. Il fit de son mieux, dit le père Daccache, pour donner à l'université « des raisons suffisantes pour durer à travers le temps ». « Nous n'oublions pas les pages de son discours sur les résistances de l'université, a dit le père Daccache, où il demande tout haut aux universités libanaises, historiques et récentes, de remplir leur

mission pour l'homme et non pour quelque projet commercial ou idéologique, ou encore sectaire qui défigure ce que le Liban a de plus précieux, son capital humain formé à l'école des valeurs spirituelles et humaines. » Et d'évoquer ses amis qui, comme Mounir Chamoun, ou sa sœur Raymonde Abou, partageaient son souci d'une « éducation de qualité ».

## Université et politique, un lien organique

Avec la conscience vive du « lien organique entre université et politique », le père Abou sauvegarda la tradition d'une USJ « qui fut et demeure la marraine du Grand Liban et de la République libanaise », a encore affirmé avec audace le recteur Sélim Daccache. Et d'annoncer que l'USJ prend sur elle de terminer la réalisation d'un projet commun du père Abou et de Samir Frangié : la mise au point d'une anthologie sur le vivre-ensemble libanais, un récit sur le Liban depuis le XIXe siècle destiné à servir d'aide-mémoire aux jeunes générations, en partie « afin de montrer les risques d'un non-vivre-

ensemble », selon une expression de Samir Frangié.

C'est dans la fidélité à tous ces engagements au service d'une « fraternité intelligente et ouverte entre les hommes », que Sélim Abou s'en est allé, acheminé vers le royaume par les prières de ses frères, laissant derrière lui une vie « fondée sur le don et l'espérance ».

Présentant un jour le père Abou, à l'occasion de la parution de son ouvrage *Identité et sens* (disponible aux Presses de l'USJ), Issa Goraieb avait écrit : « Le principal titre de gloire de Sélim Abou est d'avoir profondément marqué de son empreinte des générations entières de Libanais, et cela en donnant, à partir du sommet de la pyramide, sa pleine expression à la fonction critique de l'université. En ces temps funestes où le gros de la classe politique se confinait prudemment dans le silence des agneaux, Sélim Abou a fait de la résistance culturelle le moteur, sinon la garantie, de l'indépendance politique, du refus opiniâtre de toute occupation ou tutelle étrangère, mais aussi de la sauvegarde des principes démocratiques et des libertés publiques. »

C'est en hommage à cet homme que le ministre de l'Éducation, Marwan Hamadé, représentant le chef de l'État, le président de la Chambre et le président du Conseil, a déposé sur le cercueil du disparu l'insigne de l'ordre du Cèdre qui lui a été décerné.

À la première rangée de l'église Saint-Joseph, on reconnaissait notamment les ministres et députés Ghassan Hasbani, Pierre Bou Assi, Nadim Gemayel, Eddy Abillama, Michel Moawad, Henri Hérou et Akram Chehayeb, les anciens ministres Walid Daouk, Bahige Tabbara et Tarek Mitri, ainsi que May Chidiac. Le représentant de la nonciature apostolique, Mgr Ivan Santos, l'archevêque maronite de Beyrouth, Boulos Matar, et l'évêque latin du Liban, César Essayan, étaient présents aux obsèques. Le métropolitain de Beyrouth s'y est fait représenter.



## HOMMAGE

# Sélim Abou, un homme de conviction et de courage



Un intellectuel engagé. Photo Michel Sayegh

### Joseph MAÏLA\*

L'homme qui vient de nous quitter n'était pas un homme ordinaire. Des multiples manières de rendre hommage à sa mémoire et de saluer ce que fut le père Sélim Abou, il en est une qui s'impose à l'évidence. Il fut un grand Libanais, et ce qu'il fit ne se comprend que dans l'idée qu'il se faisait du Liban. Le reconnaître ne veut pas dire ignorer les multiples apports qu'il eut comme religieux, comme enseignant et chercheur, comme philosophe et anthropologue, puis comme doyen et recteur. Ces diverses facettes se confondaient avec l'homme de conviction, conscient qu'aucun rayonnement n'était possible sans enracinement. Sa foi dans un Liban de coexistence, de pluralisme et d'interaction était à la base de son engagement. Des nombreux sujets affectionnés de ses recherches et publications revenaient comme une constante récurrente la réflexion sur l'identité, le multilinguisme, la classification des systèmes de pluralisme, les droits de l'homme. En somme, Sélim Abou s'était attaché à tous les thèmes qui, peu ou prou, touchaient aux composantes existentielles du Liban, même quand ses terrains de recherche le portaient vers « l'autre Amérique », celle des émigrés libanais en Argentine, mais aussi celle des populations guaranies de ce pays.

### Un universitaire et un intellectuel engagé

Sur le plan universitaire, Sélim Abou fut surtout un chercheur exigeant et un intellectuel. Ses préoccupations relevaient de l'ordre de la pensée et du souci de joindre des approches disciplinaires complémentaires. Ainsi, son premier travail universitaire, celui qui présida à ses thèses universitaires, portait sur les langues en usage au Liban et sur le bilinguisme français-arabe. Il mettait en avant des approches sociologiques et les méthodes de la linguistique. Par la même occasion cependant, Sélim Abou, de grande sensibilité littéraire, livrait une synthèse pionnière et érudite de la littérature libanaise de langue française. De la même manière, ses travaux d'anthropologue se référaient aussi bien à la psychanalyse qu'à la littérature ethnologique. Il faut aussi noter que la formation philosophique de Sélim Abou imprègne toute son œuvre. La philosophie ne le quitta jamais. Incomparable connaisseur de l'idéalisme allemand – Kant et Hegel furent ses références majeures –, il forma des générations d'étudiants, dont j'eus la chance de faire partie, à la pensée philosophique moderne. Par-dessus tout, son étude de la philosophie des Lumières lui donna ce souci de l'universel qui court dans toute sa réflexion. Sélim Abou fut un penseur de l'homme, bien que ses observations et analyses l'aient conduit à travailler sur des champs sociétaux divers : Liban, Canada, Argentine. Ceux qui eurent le privilège d'assister à ses leçons au Collège de France à Paris sur les droits de l'homme, dont il tira un ouvrage en 1992 intitulé Cultures et droits de l'homme, se souviennent de la défense raisonnée et passionnante de ces droits attaqués de toutes parts dans un climat de relativisme culturel généralisé. Doyen fondateur de la faculté des lettres et des sciences humaines de l'USJ, il sut transmettre à cette faculté l'impulsion transdisciplinaire qui animait sa recherche. Pour avoir eu l'honneur, outre celle de son amitié durant plus de cinquante ans, d'être son premier vice-doyen, je me dois de témoigner de sa vision académique et de la qualité de son animation de la vie universitaire.

Sélim Abou fut aussi à sa manière un intellectuel engagé. Certes, le débat médiatique et la polémique ne faisaient pas partie de ses outils d'argumentation. Mais il eut le courage de ses idées. À contre-courant des tendances de l'époque, il défendit le modèle sociétal et politique libanais contre un arabisme idéologique dominant. La fin des années soixante le vit prôner une approche réformatrice du système libanais et une solidarité avec la cause palestinienne.

Il se heurta alors à un certain Bachir Gemayel dont il sera, ô ironie, après l'entrée des troupes syriennes et les errements de l'ÔLP, un fervent partisan. Entre-temps, il avait su de manière prémonitrice mettre en garde, notamment ceux parmi les protagonistes du conflit qui furent ses étudiants à quelque camp qu'ils appartiennent, contre une solution de la question libanaise par la violence qui ne pouvait déboucher que sur une guerre intercommunautaire. Il soutint également le mouvement du général Michel Aoun quand ce dernier déclara la « guerre de libération » contre la Syrie.

Le temps du deuil n'est pas celui de la critique. Viendra un jour où historiens des idées et politologues se pencheront sur les prises de position de Sélim Abou et les passeront au crible de leurs investigations. À n'en pas douter, les apports et les limites de sa réflexion seront soulignés. Et ce n'est que justice pour qui fait profession de pensée et d'analyse dans l'espace public de voir ses choix en quelque sorte jugés. Cependant, l'essentiel est ailleurs. La grandeur d'un penseur ne se mesure pas à l'exposition de ses idées, mais à sa capacité à susciter l'esprit critique et à inspirer le sursaut comme la résistance. Or, du cœur de la tourmente, au moment où le destin national paraît se jouer, Sélim Abou a su rappeler avec force une idée du Liban. Critiquable comme critiquée, sa pensée s'est inscrite dans la représentation jamais reniée qu'il se faisait du Liban.

### Une idée du Liban

La pensée de Sélim Abou se situe dans le sillage de l'idée du Liban proposée par ses concepteurs, du patriarche Hoayek à Michel Chiha, par ses fondateurs du temps de l'indépendance que furent Béchara el-Khoury ou Riad el-Solh et, plus tard, de ses défenseurs comme le patriarche Sfeir. Tout comme ce dernier, Sélim Abou fut amené à jeter les bases d'une pensée de la résistance pour des temps d'occupation et d'arbitraire. Les deux hommes défendirent également les mêmes principes d'indépendance et de liberté qui sont la raison d'être du Liban. Comme beaucoup d'autres Libanais de toutes confessions, Sélim Abou n'a jamais confondu la recherche du compromis sans lequel aucun Liban n'est concevable avec la débauche de compromissions à laquelle s'est livré le Liban « restauré » de l'après-Taïef. Avec un courage indéniable, en pleine conscience des risques qu'il encourait, il sut dire, à travers des prises de parole mémorables tout au long de son mandat de recteur lors de la Saint-Joseph, leur fait aux tenants de Damas et de l'ordre syrien au Liban. Courage extrême, quand on se souvient de la manière dont la Syrie usait pour procéder au choix de présidents libanais de la République qu'elle pouvait aussi faire assassiner, à la nomination de présidents du Conseil qu'elle pouvait éliminer, ou de ministres et de députés qu'elle pouvait écarter, ou encore pour pourchasser des opposants qu'elle pouvait par moments liquider.

Sélim Abou se savait menacé. Il savait le despotisme ambiant et connaissait les méthodes de la terreur et de la tyrannie. Mais sa résistance était sans calcul. Elle ne devait rien à quelque dessein politique que ce fût. Elle venait du rôle qu'il se faisait des intellectuels et de leur fonction, et, au-delà, de la mission d'une université tournée avec toutes ses composantes vers la formation de futurs responsables, de cadres et de chercheurs, tous citoyens d'un pays digne et libre. À cet égard, ses postures furent un exemple, ses paroles un chemin et son courage une leçon. C'est pourquoi son nom restera associé à l'humilité et à la grandeur du témoignage intellectuel, et sa mémoire sera honorée comme celle d'un défenseur de la Cité.

La fidélité de Sélim Abou à ses idées n'aura eu d'égale que la profondeur de sa foi.

\*Professeur de relations internationales à l'Essec (France)  
Ancien vice-doyen de la faculté des lettres et des sciences humaines de l'USJ  
Ancien recteur de l'Institut catholique de Paris

# Le rayonnement des grands

**Pierre BOU ASSI\***

.....

Le révérend père Sélim Abou nous a quittés, et mon âme est triste.

Il était le recteur de l'Université Saint-Joseph, certes, mais, pour moi, il était aussi et surtout le compagnon de conversations autour d'une boisson chaude dans un café parisien au coin d'une rue anodine du 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Il n'avait jamais besoin d'afficher sa modestie pour séduire. Il n'avait jamais besoin d'afficher quoi que ce soit et ne cherchait guère à séduire. Il était simplement et naturellement attachant. Il rayonnait par sa vraie modestie, celle des grands, celle des savants qui doutent.

J'admirais comment il avait apprivoisé le doute jusqu'à en faire un allié, un corollaire du savoir, un frère siamois de la certitude.

J'attendais tous les ans son discours à l'USJ pour la fête de saint Joseph.

Je m'imprégnais de sa clairvoyance, de son courage, de sa détermination.

Lorsqu'il a mis le doigt sur la nuance entre la communauté et la confession, il a ouvert la voie à la réflexion sur la nature même de la société libanaise et toute société pluraliste. C'est cette voie que je continue à explorer tous les jours.

La liberté, la dignité humaine, la souveraineté de la nation n'étaient pas pour lui des choix à faire car aucun autre choix n'était possible.

Les grands penseurs ne se considéraient jamais comme tels car ils sont face à l'immense univers, à la complexe nature humaine et au silence des esprits tourmentés qui n'osent même pas crier leur douleur ni frayer leur chemin.

Toujours à la recherche de la Vérité, sans prétention, sans compromis, Sélim Abou vient de nous quitter, dans l'espoir d'avoir secoué les esprits afin qu'ils se réveillent et défrichent la triste torpeur qui nous entoure ou qui est en nous.

Adieu l'ami, adieu maître.

\*Ministre sortant des Affaires sociales

## Ils ont dit... sur la disparition du père Abou

---

● **Fouad Siniora**, ancien Premier ministre : « Le Liban et le monde arabe ont perdu un pilier du dialogue, de la communication, de la pensée lumineuse et ouverte, un homme d'une vaste culture, qui a été jusqu'aux dernières années de sa vie une source d'inspiration et de richesse pour le travail national autour du vivre-ensemble et un fervent défenseur des idéaux qui élèvent les civilisations. Le père Abou a joué un grand rôle au Liban en donnant un fondement intellectuel et culturel au mouvement indépendantiste et en s'engageant à défendre les libertés publiques et à affirmer la spécificité libanaise. Que Dieu ait l'âme de cet authentique jésuite libanais (...). »

● **Nabil de Freige**, ancien ministre et ancien député : « Penseur, écrivain, philosophe, patriote, le Liban tout entier, musulmans et chrétiens, a perdu avec le père Sélim Abou l'un des piliers de la résistance culturelle et politique. Le père Abou entretenait avec le Premier ministre Rafic Hariri une relation particulière qui se traduisait par des tête-à-tête réguliers qui duraient plusieurs heures... Chaque Libanais devrait s'inspirer des idées et des valeurs qu'il défendait pour pouvoir résister aux changements dramatiques que certains partis voudraient imposer et qui

mèneraient à la disparition du Liban que nous voulons, le Liban de l'ouverture et de la modération. »

● **Henri Hérou**, député, via Twitter : « Aujourd'hui (hier) nous faisons nos adieux au père Sélim Abou, l'un des symboles du dialogue et penseur de la liberté. Il a voulu que l'université soit un carrefour de la pensée, et percevait dans les slogans le propre de la "paresse intellectuelle". Nous avons effectivement assez de la "paresse" et des grands slogans d'ailleurs irréalisables. »

● **Michel Moawad**, député, via Twitter : « Avec la disparition du père Sélim Abou, nous perdons un patriote d'envergure, ayant foi en l'homme et le Liban. Il a transmis le savoir à des générations successives et nourri leur sentiment d'appartenance au pays (...) en diffusant par sa pensée le modèle d'une résistance nationale orientée vers un Liban de liberté, de souveraineté et d'indépendance. »

● **Élie Keyrouz**, ancien député, dans un communiqué : « Le Liban fait ses adieux au père fondateur de l'idée libanaise indépendantiste en évolution. L'Université Saint-Joseph, avec le père Abou, a devancé de nombreux leaders politiques et intellectuels par ses résistances et ses colères

(référence à deux des discours du père Abou à l'occasion de la Saint-Joseph, en 2002 et en 2003, NDLR). Fidèle à la tradition d'indépendance et de liberté de l'université jésuite, le père Abou en a fait un milieu favorable à la résistance culturelle sous la tutelle syrienne, une résistance par la pensée face aux tentatives d'intimider et de dompter l'esprit libre (...). Il a critiqué le discours libanais officiel de normalisation de la répression et du suivisme. Le père Abou a également fait de la fête de l'université le 19 mars de tous les ans (fête de la Saint-Joseph) l'occasion de rappeler, à travers un discours courageux, que le Liban doit recouvrer son entière indépendance, souveraineté et liberté sans laisser le moindre soupçon sur leur intégrité. Dans son discours de 2002 il a appelé à faire de l'opposition libanaise une vraie résistance nationale face à l'occupation syrienne, à transgresser les interdits pour exprimer l'opposition, à une période difficile marquée par l'incarcération du chef des Forces libanaises, Samir Geagea, et les atteintes portées contre des milliers de jeunes chrétiens et Libanais, une période où la vie politique se réduisait à ce que le régime sécuritaire choisissait d'en faire (...). »

● **Neemat Frem**, député, sur Twitter : « Le père Sélim Abou

était le penseur de la cause libanaise et le gardien de la liberté politique muni d'une profonde éthique. »

● **Farid Boustany**, député, via Twitter : « Avec le décès du père Sélim Abou, le Liban et le monde francophone perdent un de leurs acteurs qui ont le plus travaillé pour la théorie du dialogue des civilisations, entre l'Est et l'Ouest, l'islam et le christianisme. »

● **Ziad Hawat**, député, via Twitter : « Est parti celui qui a consacré sa vie à la défense de la souveraineté, la liberté, l'indépendance et la culture. Le père Abou a inspiré une génération d'étudiants (...) ayant résisté à l'occupation syrienne. Nous nous inclinons devant son parcours et son combat, il restera présent dans chacune de nos actions jusqu'au recouvrement de l'entière souveraineté du Liban (...). »

● **Alain Hakim**, ancien ministre, sur Twitter : « Le père Sélim Abou nous quitte en laissant les marques de sa conscience libre et de son verbe puissant qui résonnait dans ses discours sous l'occupation. Il a toujours vu en l'Université Saint-Joseph une tribune de liberté, de souveraineté et de démocratie, qui a un rôle à jouer dans l'édification de l'État, en plus de son rôle pédagogique de renom. »

HOMMAGE

# La résistance culturelle de Sélim Abou

Amine ASSOUD\*

En 1990, le Liban parvenait à mettre fin à une longue guerre civile, mais perdait en même temps son libre-arbitre. Quelques années plus tard, la parole surprenante d'un père jésuite venait s'ajouter, non sans fracas, au petit cortège de doléances réclamant le retour de l'indépendance libanaise. Auteur d'ouvrages d'anthropologie et de sociologie politique et passionné de littérature, celui-ci dressait déjà publiquement, alors qu'il était recteur de l'Université Saint-Joseph, le sombre tableau d'un Liban attentiste et désormais tributaire de développements conjoncturels pour recouvrer sa souveraineté. Devenus événements, ses discours annuels, élégantes fresques d'un destin national fugitif, marquaient par ailleurs l'espoir d'une liberté à retrouver.

Voilà un homme, Sélim Abou, qui ne prétendait à rien si ce n'est d'être vrai envers lui-même, qui ne cherchait ni l'influence ni le pouvoir, refusant d'ailleurs à l'Église tout comme à l'Université Saint-Joseph une fonction politique, et qui s'avancé seul, avec le souci des nuances, face à des enjeux considérables. Citant dans une allocution de 1998 un passage de l'*Exhortation apostolique* pour le Liban du pape Jean-Paul II sur le rôle de l'Église, il transposait le texte à l'Université Saint-Joseph pour clarifier, tel qu'il le comprenait, le rapport de celle-ci à la chose publique : « Il ne lui revient pas de s'engager directement dans la vie politique, mais le devoir (lui) incombe de rappeler inlassablement les principes qui seuls peuvent assurer une vie sociale harmonieuse. » Comment alors ne pas insister sur ces garanties et droits individuels qui fondent toute société démocratique à l'heure où le contrat social était lui-même sous



Lors d'un sit-in rue Huvelin en mars 2002, les étudiants de l'USJ brandissant des pancartes avec, écrites dessus, des phrases extraites des discours du père Abou.

hypothèque et toute contradiction politique interdite ? Face à une inestimable adversité, la liberté au sens absolu se présentait à l'époque comme un but illusoire. Ce qui restait toutefois de la liberté dans son acception plurielle, c'est-à-dire les libertés publiques, offrait un moyen formidable « pour préserver (au Liban) son identité culturelle ». L'appel à une « résistance culturelle » au

sommet de la pyramide ne pouvait laisser indifférente sa base. Tous les espaces qu'offraient encore la liberté académique et la liberté d'opinion étaient mis à profit pour lutter contre l'oppression, le désespoir et la perte du sens critique ; une presse universitaire de qualité, la création artistique, l'organisation de débats, de journées à thème et de conférences. Si le cheminement de l'en-

tit libanaise depuis deux siècles (et peut-être au-delà) a connu des déceptions et parfois même des soubresauts sanglants, l'histoire est ce qu'elle est et devait être transcrite telle quelle. Il fallait l'empêcher d'être réécrite au gré des ambitions et des projets politiques. Aussi, si la société libanaise telle que voulue est vraiment ouverte et multiculturelle, celle-ci ne saurait persévérer avec

les préceptes d'une pensée unique.

Le XXe siècle s'achevait sur un tournant majeur au Liban. Le retrait aussi unilatéral qu'inespéré d'Israël du Liban-Sud en mai 2000 fit perdre d'un coup à la Syrie son argument de l'impératif stratégique de sa présence militaire dans le pays. Dès lors, les discours du père Abou, dans la continuité du communiqué brûlant des prélats maronites sous

l'égide du patriarche Nasrallah Sfeir de septembre 2000, devenaient plus acerbes, plus directs. Pourtant, il n'a jamais rien demandé à personne ; pas une directive donnée ou un seul mot d'ordre. Il reconnaissait l'action politique des étudiants de l'Université Saint-Joseph, mais ne s'en mêlait pas. Cette action s'est animée uniquement du choix personnel de ceux qui l'ont rejointe. Il lui est arrivé même de s'en montrer agacé : une fois en février 2000 après que le Premier ministre Rafic Hariri a été mal accueilli par les étudiants d'Huvelin, une autre fois en mars 2002 après qu'une marche a été improvisée le lendemain de son discours annuel de la Saint-Joseph. En d'autres circonstances, il ne manquait pas d'exprimer sa fierté. La photo jalousement gardée à son bureau de la célèbre manifestation de mars 2004 pour dénoncer les causes politiques de l'émigration en était l'exemple le plus frappant.

Le père Abou aimait à réfuter la dialectique selon laquelle un retrait de la Syrie ramènerait la guerre civile au Liban. L'histoire lui a donné raison. Mais les Libanais perdent à leur tour un argument de taille. Leur incapacité aujourd'hui à bâtir un État digne de ce nom ne saurait plus trouver justification dans une cause extérieure. La Syrie ne s'était finalement engouffrée que par l'énorme brèche du désaccord libanais. Presque cent ans après la proclamation du Grand Liban, le triste bilan d'un État failli, aux sens financier et moral, les Libanais ne le doivent plus (en tout cas en grande partie) qu'à eux-mêmes.

P.-S. : Une pensée va pour Raymonde Abou, la sœur de Sélim Abou, qui l'a précédé dans l'au-delà il y a deux ans. Elle aussi était bâtisseuse de temples éducatifs et enseignante de générations entières.

\*Avocat, ancien président du bureau des étudiants de la faculté de droit à l'USJ.



La journée Charles Malek organisée en décembre 2002 par les étudiants, rue Huvelin. L'une des manifestations de la résistance culturelle prônée par le père Abou.



Rafic Hariri à l'USJ le 19 février 2000. Photos Michel Sayegh

## L'université et le corps politique

Antoine COURBAN

L'année 2018 s'achève sur un désastre politique au Liban. C'est ainsi que j'aime imaginer l'opinion de Sélim Abou, ancien recteur de l'USJ, qui vient de nous quitter pour rejoindre son ami Samir Frangié, dans un au-delà où les phalanges angéliques ne s'arrachent pas, tels des charognards, les restes de la carcasse du Royaume des Cieux à l'image des politiciens libanais, passés maîtres dans l'art de dépouiller la charogne de l'État libanais de la moindre parcelle de chair qui demeure attachée sur ses os rabotés par ces nécrophages.

Dans son éloge funèbre, le recteur Sélim Daccache a annoncé la volonté de son université (l'USJ) à publier une anthologie du vivre-ensemble, projet inachevé sur lequel travaillaient conjointement Sélim Abou et Samir Frangié, avec une brochette d'universitaires, avant que la maladie et la mort ne les empêchent de mener à bien cette œuvre destinée essentiellement aux jeunes générations. Se servant de l'histoire du Liban comme fil directeur, les protagonistes du projet avaient l'intention de laisser aux générations futures une anthologie les informant sur l'enracinement du vivre-ensemble, c'est-à-dire *le* politique, au Liban ; et les aidant à discerner les signes avant-coureurs du « non-vivre ensemble », c'est-à-dire de l'agonie *du* politique afin de pouvoir prévenir et conjurer une telle catastrophe. Vivre-ensemble, c'est produire du politique en un lieu donné, bien circonscrit, où des individus et des groupes divers ont décidé de s'enraciner en se référant en permanence, non à un consensus tribal, mais à un texte constitutionnel et des lois auxquels chacun se soumet. Ce faisant, la « communauté politique » se cimente. Elle fait exister une « cité » et laisse émerger le profil du « citoyen » dont l'allégeance à l'État est, par définition, indéfectible.

L'initiative du recteur Daccache pose, encore une fois, la question du statut de l'Université, de l'universitaire et de l'intellectuel au sein de la communauté politique ou du vivre-ensemble. On pense, surtout au Liban, que l'universitaire et l'intellectuel doivent obligatoirement être « neutres », ne pas prendre position, se laisser réduire au rôle de castrat de l'intellect et d'eunuque de l'esprit. Certes, l'intellectuel n'est pas un activiste politique en dépit de l'autorité morale qu'on peut lui reconnaître dans le débat public. Il n'est membre d'aucun parti.

Comme le présente *L'Encyclopédie de l'Agora*, l'influence de l'intellectuel repose sur trois piliers :

– L'effet Mirabeau : il est apte à exprimer la pensée de son peuple et le conseiller avec justice en prenant le parti de la victime de

l'histoire et non du pouvoir établi.

– L'effet Goethe : il est toujours en mesure d'émettre une parole qui dépasse son individualité afin d'énoncer l'universel.

– L'effet Gorgias : il est autorisé à parler de sujets qui débordent son domaine de compétences, au nom de la vérité et non en fonction d'une technique.

L'universitaire peut et doit être un intellectuel. Il ne peut démissionner du débat public sous peine de forfaiture. Comme représentant de l'université, il n'a pas à prendre position en faveur de telle force politique ou de telle idéologie. À titre personnel, comme intellectuel, il est en droit de se positionner. Sélim Abou et Samir Frangié étaient deux universitaires dont les choix n'étaient pas identiques lors de la guerre civile libanaise mais qui ont œuvré en commun après la fin des combats durant la phase de reconstruction et ont fait le lit de la révolution du Cèdre, chacun à sa manière et en fonction de leur autorité morale d'intellectuels. L'université est la pouponnière des intellectuels d'un pays, parce que l'enclos universitaire est un espace sacré inviolable, le sanctuaire de la liberté de parole que l'Esprit confère. L'Université n'est pas, en elle-même, une force politique. Elle demeure la tribune par excellence où toutes les idées interagissent. Le savant comme l'homme politique participent tous les deux à la recherche du bien commun même s'ils peuvent se tromper. C'est au sein de l'enceinte universitaire, sanctuarisée, que se forge en toute liberté, loin de toute idéologie, la « norme » de la cité et non l'inverse. Ce ne sont pas les forces, en compétition pour le pouvoir, qui peuvent prétendre imposer leur hégémonie au sein de l'université. L'enceinte universitaire n'est pas un enjeu de pouvoir politique. Par contre, elle demeure la matrice des grands principes qui régissent la vie publique.

Si le domaine du philosophe est le concept, celui de l'intellectuel est l'idée. L'intellectuel n'est ni un expert ni un politologue. Dans le sanctuaire universitaire, « les dispositions qui fondent le statut de l'intellectuel sont exigeantes » :

– Compétence reconnue dans un domaine.

– Aptitude à manier les idées générales qui aident à discerner l'universel, à la fois du commun et de l'uniforme. C'est un tel discernement qui permet au corps politique de ne pas se laisser mourir par l'inertie et l'homogénéité du consensus imposé.

– L'intellectuel se distingue par une intégrité personnelle reconnue, y compris par ceux qui le désapprouvent.

Tel est le rôle, non de l'université comme institution, mais de l'intellectuel universitaire : être le médecin du corps politique.

## Sélim Abou, un « Che » en soutane

**E**n déposant les insignes de l'ordre du Cèdre sur le cercueil du Père Abou, un déluge de souvenirs submergeait mon esprit, déjà embrumé par le chagrin, et ballotté par les sons et les chœurs d'une messe à la mesure de la compagnie de Jésus et de son serviteur. Dans la crypte de l'église Saint-Joseph où il officiait souvent les dimanches soir, reposait Sélim Abou qui avait assumé son sacerdoce comme un militant assume sa cause. Intraitable dans sa soutane noire de militant nationaliste de droite quand il s'agissait de défendre le Liban, il l'était tout autant dans sa chasuble blanche de militant socialiste de gauche dès lors que les opprimés et les pauvres sollicitaient son appui.

À la fois Garibaldi et Che Guevara, ses vœux ecclésiastiques avaient imprimé sans jamais la dénaturer sa quête intarissable, du vrai, du juste, du bon, qu'il allait aussi bien chercher auprès des amérindiens d'Argentine que chez lui, parmi ses étudiants, je dirais presque parmi ses disciples, d'un Liban et d'un Proche-Orient noyés dans les épreuves.

En Béchir Gemayel, il voulait chercher, non point le leader d'un christianisme minoritaire exacerbé, mais

plutôt le chef de file d'une unité nationale à refaire sur les dix mille kilomètres carrés étalés, grâce aux Libanais, d'ici et d'ailleurs, sur la totalité du globe.

En Rafic Hariri, il avait trouvé un bâtisseur à sa façon, une *success story* comme il lui plaisait d'en rêver pour les Libanais d'origine modeste. Car bâtisseur et « rebâtisseur », il l'avait été lui-même comme avant lui Jean Ducruet. Grâce à eux, les facultés éventrées, l'Hôtel-Dieu détruit et la rue de Damas témoin du calvaire de la capitale renaîtront mille fois de leurs cendres et engendreront ici le premier « e-hôpital » du Moyen-Orient, là un bâtiment où les sciences de l'Humain incarnent la vocation jésuite, ou encore là-bas une super École d'ingénieurs, un pôle technologique, des musées, et les premières *start-up* du Liban grâce à la Berytech. C'était là pour lui un accomplissement des tâches et des défis de l'université. Il reprend alors une introduction au livre du philosophe Charles Taylor pour libérer les membres des communautés universitaires – enseignants, étudiants et administratifs – et les appeler à dénoncer les discours non respectables en les montrant tels qu'ils sont : mépris flagrant des intérêts des autres, rationalisation de l'égoïsme ou des intérêts du



D.R. groupe, préjugés ou pure haine de l'humanité.

En 2002, il explose et me fait l'honneur de conclure son discours de la Saint-Joseph en reprenant des paroles que j'avais adressées aux diplômés du campus des sciences médicales. Je me cite en le citant : *« Pour que nous obtenions un résultat durable, la pression populaire et démocratique doit se poursuivre, s'étendre, s'amplifier. Se détourner aujourd'hui, se replier, quitter, équivaldrait dans notre cas d'espace au délit de non-assistance à pays en danger. Parce que le Liban est précisément en danger, ses élites doivent rester à son chevet (...), le salut du Liban en dépend. Il y va de son indépendance à compléter, de sa souveraineté à rétablir, de sa liberté à retrouver, de sa prospérité à construire. »*

Les « Résistances » de l'université, ses « colères » serviront de bréviaire à la Révolution du Cèdre. Sélim Abou qui permettait aux étudiants de tenir des « Hyde Park » mémorables avait saisi le sens de la colère qui grondait déjà sur les campus et qui débordera plus tard pour grossir les rangs de la plus imposante manifestation de l'histoire du pays, celle du 14 mars 2005.

Pour ce grand maître de la sociologie, les résistances et les colères, pour évoluer du cadre universitaire à la révolte populaire, se devaient d'être régulées et organisées. Il fera appel, à cet effet, aux penseurs les plus pointus, la plupart formés à l'école marxiste mais qui en étaient revenus en dosant lutte pour l'indépendance et lutte des classes dans le plus grand respect des priorités du moment. Réunion après réunion,

transformant le Rectorat en véritable pépinière d'idées et d'actions, il réussira le plus judicieux mélange d'étudiants, de syndicalistes, de professeurs et même de députés (la poignée qui avait dit non à la Syrie et à Lahoud) créant avec son inséparable camarade Samir Frangié – oui, camarade, le mot leur va bien – et fera école parmi les premiers noyaux du 14 Mars auxquels s'associeront, tour à tour, les Forces libanaises, les aounites, les Kataeb, les socialistes du PSP, les premières recrues du Mustaqbal. Pas de dualité chez Sélim Abou, entre Kornet Chehwan inspirée du fameux appel des évêques maronites en l'an 2000, et la mouvance qui se développait sur les campus : chacun à son poste, l'USJ, respectueuse du rôle de Bkerké et surtout du patriarcat Sfeir, apportait à cette vaste éclosion nationale la touche académique et les assises de la jeunesse.

D'ailleurs même après son mandat rectoral, le Père Abou continuera et l'enseignement et l'inspiration, tous azimuts, au-delà même de ses classes à la Faculté des lettres et des sciences humaines. Du rêve à la désillusion, il ne cessera jamais le combat. Même si la défection des aounites partis rejoindre le camp du Hezbollah en 2006 lui

causera autant de peine que l'assassinat de Cheikh Béchir en 1982. Fracassé une nouvelle fois le rêve de l'indépendance ? Pas pour lui qui, sous son masque à oxygène, continuera avec Samir Frangié – résiliant à toutes les épreuves de sa propre maladie et de la trahison des autres – de couvrir les nouvelles initiatives visant toutes à refaire du Liban un pays indépendant, démocratique, fier de sa diversité, fidèle à son arabité tolérante et porteur d'une francophonie des valeurs autant que de la langue.

Aujourd'hui, Sélim Abou repose pour l'éternité. De son université, il retient les mêmes tâches, les mêmes défis, les mêmes apports que ses discours. Pour le Liban, il appelle aux mêmes veilles, aux mêmes colères, aux mêmes résistances que ses titres. Et pour que sa révolution posthume soit l'accomplissement de celle qu'il a vécue, il dresserait une dernière barricade face aux marchands du temple, ceux qui le pillent à tous les niveaux après en avoir chassé les braves gens, c'est-à-dire les Libanais qui lui ressemblent encore.

Relever le pays de la débilite et de la corruption où il stagne, telle aurait été sa dernière tâche.

MARWAN HAMADÉ

**HOMMAGE****Sélim Abou ou le dernier tango**

Sélim Abou. Photo Michel Sayegh

Je ne sais pas pourquoi le nom de Sélim Abou s.j. est lié – du moins pour moi – au tango !

C'est peut-être parce qu'il avait invité, pour célébrer le 125<sup>e</sup> anniversaire de l'USJ, un orchestre de tango.

Ou bien c'est peut-être parce que pour danser le tango il faut être deux.

Ou bien encore parce que le tango est surtout passion, finesse et raffinement.

Partout où il est passé, au CCU, à l'École des lettres, à la faculté, au rectorat, aux presses de l'USJ, la musique

lui tenait compagnie... On sentait les deux parfums : son cigarillo et le tango.

Celui qui est parti nous avait introduit au tango, c'est-à-dire auprès de la passion, du raffinement et de la finesse.

Là-bas, je suis presque sûr, J. Ducruet s.j, J. Zaarour, L. Pouzet s.j, M. Chamoun, R. Chamussy s.j. et bien d'autres ne manqueront pas, en l'accueillant, d'écouter avec lui un tango... le dernier... ou le premier.

Henri AWAISS

# Père Sélim Abou : gratitude à un grand humaniste et libanologue

Avec le départ du P. Sélim Abou, recteur émérite de l'USJ et grand professeur auquel des générations d'étudiants, de chercheurs et de libanologues sont redevables, je me trouve inondé de gratitude pour son apport à l'université et au Liban.

Cela me ramène aux années glorieuses de l'École supérieure des lettres dans les années 1960, avec Sélim Abou et son patronage de doctorants en sociologie en coopération avec l'Université de Lyon.

Diplômé d'études supérieures en droit public de l'USJ et d'études supérieures en sociologie de l'École supérieure des lettres, je comptais poursuivre mon doctorat en sociologie. Je me rappelle Mounir Chamoun, plus avancé que d'autres, Richard Allouche, Jean Brun, Nour Halwani... et moi-même, ni totalement juriste ni complètement sociologue, d'après des catégories universitaires où pourtant on vante

verbale l'interdisciplinarité.

Il est encore inscrit dans ma chair le ricanement méprisant d'un professeur à l'École supérieure des lettres que le P. Sélim Abou m'a recommandé de consulter et pour lequel ma sociologie n'était pas sans mélange.

Plus tard, l'Université de Lyon n'arrive pas à me classer en droit ou en sociologie, comme s'il n'existe pas une sociologie juridique. Le père Sélim Abou me recommande de poursuivre en droit. Mais l'exégèse légaliste ne m'intéressait pas, sans rapport avec le droit vivant.

★ ★ ★ ★ ★

Cette profonde aptitude de comprendre, au-delà des classifications en vogue, comprendre au sens de Max Weber et de Spinoza, de ne pas cloisonner le savoir et la pensée, de ne pas décourager, de stimuler la moindre lueur d'innovation, de ne pas briser

à la source des talents jeunes et hésitants, c'est cela, après plus d'un demi-siècle, qui m'inonde de gratitude. Plus tard, la confiance de Sélim Abou est un immense stimulant. De Sélim Abou, et plus tard à Julien Freund à l'Université de Strasbourg, c'est le savoir spécialisé mais sans cloisonnement qui l'emporte.

★ ★ ★ ★ ★

Sans être anthropologue, c'est la méthode de Sélim Abou dans son *Liban déraciné : immigrés dans l'autre Amérique* que je considère, dans tous mes travaux et mon enseignement, comme opérationnelle, expérimentale, porteuse d'engagement et fondamentalement humaine, car elle va au cœur de l'homme et de la société.

Antoine MESSARRA  
Membre du Conseil constitutionnel  
Chaire Unesco-USJ